

RÉCRÉATIONS DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.

Aujourd'hui nous allons parler du passage de la Bérésina, de cette époque désastreuse, où, battant en retraite, nos soldats eurent tant à souffrir, non-seulement du feu de l'ennemi, mais encore des rigueurs d'une saison meurtrière.

Prêtez-nous, je vous prie, toute votre attention pour le triste récit que nous allons mettre sous vos yeux, et que nous désirons vivement graver dans votre mémoire.

Ce fut le 25 novembre 1812, que Napoléon, effectuant la retraite de Moscou, apprit la perte de Minsk, que, suivant ses combinaisons, le corps d'armée commandé par le maréchal Oudinot devait occuper.

Pendant alors tout espoir de s'ouvrir un passage au milieu des armées Russes, poussés d'ailleurs par celle de Kutusof et de Wittgenstein, contre la Bérésina, il prit le parti de traverser cette rivière, bien que l'armée de Tchitchakof la bordât.

Il embrassait ce parti comme le seul qu'il fut désormais possible de prendre.

A cette époque, Napoléon, n'était plus suivi que de dix-huit cents cavaliers démontés de sa garde, dont onze cent cinquante-quatre seulement étaient armés de fusils et de carabines, et il ne restait à Latour-Maubourg que cent cinquante hommes à cheval.

Ce fut dans cet état qu'ils rencontrèrent à quelques marches de Borizof, l'armée de Victor et d'Oudinot, dont les soldats encore frais et disciplinés étaient dans un état satisfaisant.

Quel fut hélas ! la surprise de ceux-ci quand ils revirent avec leur empereur les débris de cette armée, qui, peu de temps avant, brillante et formidable, volait à la conquête du monde.

Elle n'existait plus cette colonne conquérante de Moscoul ! Napoléon ne traitait après lui que des espèces de fantômes au teint noir et hâlé, presque déguenillés, mourant de faim, à peine vêtus, le visage triste et morne, suivant nonchalamment la route qu'on leur indiquait et sentant d'autant plus vivement cette affreuse position que mille souvenirs leur rappelaient de récentes victoires.

C'était vraiment pitié à voir que ces soldats désorganisés, marchant pêle-mêle avec leurs chefs, ne recevant plus de commandement ; car alors chacun s'oc-

cupait de soi, et nul ne réclamait le droit de commandement là où la démoralisation s'était emparée de tous les esprits.

Napoléon lui-même avait perdu de sa contenance ferme et résolue. Pour la première fois son étoile semblait vouloir l'abandonner ; de tels désastres lui paraissaient le presage d'autres malheurs plus grands encore.

Cependant, sa vue seule soutenait le courage de ses malheureux soldats... L'homme sur qui ils avaient tant de fois compté pour vaincre devait, selon eux, les sauver. Aussi, nulle plainte ne s'élevait-elle contre le grand homme. Les moins confians tournaient leurs armes contre eux-mêmes, mais tous renlaient le dernier soupir sans que leur bouche exhalât le moindre regret, ou accusât en quoi que ce soit celui qu'ils avaient idolâtré jusque-là.

On approchait ainsi du moment le plus critique.

Victor forma l'arrière-garde avec quinze mille hommes ; Oudinot marcha en avant avec vingt-cinq mille, et l'empereur garda le centre avec sept mille hommes, quarante mille traîneurs, et une inconcevable quantité de bagages et d'artillerie.

Le duc de Reggio, occupant alors Borizof, savait qu'il existait à l'entrée de cette ville un pont de trois cents toises de longueur ; mais il était détruit sur trois points, et la présence de l'ennemi empêchait de le rétablir. Heureusement il sut plus tard, de la brigade Corbineau, qu'il y avait à Studzianka, à deux lieues au-dessus de Stadhof, un point de passage, et l'on avisa aux moyens d'en tirer parti.

Deux autres passages avaient aussi été reconnus ; mais comme tous étaient fortement observés, on usa de ruse pour détourner l'attention de l'ennemi. — A cet effet, trois cents hommes et quelques centaines de traîneurs furent envoyés vers Oukoholda, afin d'y ramasser à grand bruit tous les matériaux nécessaires à la construction d'un pont.

Or, tandis que l'on s'efforçait d'attirer d'un côté opposé toute l'attention de l'armée russe, on préparait en silence et avec ardeur à Studzianka des moyens de passage.

Le 25, Éblé y arriva vers les cinq

heures du soir, suivi de quelques compagnies de pontonniers, de deux forges de campagne et de six caissons d'outils et de caisses.

Aussitôt on se mit à construire, à refaire les chevalets que l'on avait posés la veille et qui marquaient de solidité.

Oh! mes amis, si vous les aviez vus nos braves soldats, enfoncés dans le fleuve, par un hiver des plus rigoureux; alors que d'énormes glaçons venaient, poussés par le courant, se briser contre leurs corps; si vous les aviez vus, dis-je, bravant toutes les rigueurs de la saison, et manquant, pour ainsi dire, de vivres, s'empresser, s'encourager au travail pour établir un moyen de salut! vous eussiez été surpris, émerveillés.

Tout fut bientôt terminé, car on travailla toute la nuit à la lueur des feux ennemis.

Mais, comment pourrais-je vous peindre l'étonnement, la joie de notre armée, lorsqu'au lever de l'aurore, elle aperçut l'autre rive déserte, et, sur les hauteurs, trente pièces d'artillerie en retraite, se reployant à mesure que la nôtre se mettait en batterie.

Tous croyaient rêver, ils ne pouvaient croire à ce qu'ils voyaient; Napoléon lui-même doutait que l'ennemi eût ainsi quitté sa position; mais Murat et Ney, vinrent confirmer les rapports qu'avaient déjà faits à cet égard, Rapp et Oudinot, et il n'y eut plus qu'à s'applaudir de cette circonstance.

Dès lors, la face des choses changea. Les plus braves se jetèrent à la nage et allèrent s'établir sur l'autre rive. A la tristesse du jour précédent venait de succéder la joie la plus vive, le découragement de la veille avait fait place à une nouvelle énergie.

Et l'empereur était là au milieu d'eux, les encourageant du geste et de la voix.

Vers une heure, le pont pour l'infanterie était achevé, et la division Legrand le traversait avec ses canons aux cris de vive l'empereur, et sous les yeux de ce souverain, aidant lui-même au passage de l'artillerie.

A 4 heures du soir, un deuxième pont avait été construit pour l'artillerie et les bagages à cent toises plus haut.

Mais vous désirez savoir comment et pour quel motif l'ennemi avait déserté la position qu'il tenait d'abord? le voici.

Toute l'attention de l'amiral russe s'était d'abord dirigée vers la partie de la Bérésina supérieure à Borisof; il se trouvait fort sur sa gauche; mais lorsqu'il vit toutes ses forces rassemblées sur le même pont, il commença à sentir quelques in-

quiétudes sur la faiblesse de sa droite; d'autant mieux, comme je l'ai déjà dit, que de fausses démonstrations étaient faites pour attirer leur attention. Or, Tchitchakof se trouvant à Szabaszawiezy, à cinq ou six lieues du passage qui s'opérait, venait de rappeler auprès de lui tout ce qu'il avait laissé de troupes au-dessus de Borisof.

Toute l'armée arriva successivement dans cette ville, et le même jour Napoléon, avec six mille gardes et six cents hommes auxquels se trouvait réduit le corps de Ney, passait la Bérésina vers deux heures de l'après midi. Il se trouvait alors placé en réserve d'Oudinot de manière à protéger le débouché des ponts contre tous les efforts à venir de l'armée russe.

Tant que le jour dura une foule de bagages et de traîneurs traversèrent le pont, et le soir même l'armée de Victor remplaçait la garde sur les hauteurs de Studzianka.

Ainsi, tout allait bien. L'espoir venait de renaître dans l'âme de tous ces hommes, qui, la veille encore, découragés, abattus, ne comptaient presque plus sur le génie de leur chef. A présent ils allaient peut-être ressaisir une partie de leurs avantages. L'amiral Tchitchakof avait été trompé par de fausses manœuvres, et comme une faute mène toujours à une autre, il était permis de croire que l'erreur de l'armée russe nous profiterait.

Par malheur, Partouneaux, que Victor, en passant, avait laissé avec sa division à Borizof, reçut de l'empereur l'ordre formel d'y passer la nuit, espérant ainsi retenir l'attention des trois généraux russes sur cette ville et gagner le temps nécessaire pour effectuer tout son passage; mais Wittgenstein déboucha le même soir sur les hauteurs qui bordent la Bérésina, entre Borizof et Studzianka, coupant ainsi la route qui joint ces deux villes, et Partouneaux se trouvant séparé du reste de l'armée, se décida sur-le-champ à se faire jour, bien qu'il n'eût avec lui que trois canons et trois mille cinq cents combattans.

Ce fut une nuit épouvantable! La neige, le froid, la difficulté des chemins, tout luttait contre cette malheureuse division, et si vous joignez à cela, le feu de plusieurs milliers d'ennemis, bordant les hauteurs à sa droite, les bagages et les fuyards encombrant la route, un vent glacial, et l'impossibilité d'avancer sur une route glissante par une nuit des plus obscures, vous aurez une idée de ce qu'elle eut à souffrir.

Cependant, elle poursuivait courageusement, tant qu'elle ne fut attaquée que de côté; mais bientôt engagée dans un bas fond, elle se trouva prise de face par des troupes nombreuses, dont les boulets venaient la détruisirent impitoyablement.

Oh! alors tout fut dans le plus grand désordre. Les juréments du désespoir, les cris des mourans s'entendaient seuls. Déjà la moitié des hommes de Partouneaux avait succombé, il ne lui en restait plus que 1,500, et encore se trouvaient-ils entourés par trois armées et un fleuve.

Ce fut dans cet état désespéré que ce général rendit les armes.

Un seul bataillon de cette division parvint à échapper à l'ennemi et alla porter à Victor la nouvelle du désastre.

Le signal de la destruction était donné. Dès lors, les trois armées russes du nord, de l'est et du midi, se trouvèrent réunies. Tchitchakof, désormais éclairé sur notre véritable position correspondit avec tous ses chefs, centralisa ses forces, et par ce moyen se trouva bientôt en possibilité d'attaquer à la fois les bords de Studrianka par les deux rives du fleuve.

Le désespoir s'empara de nouveau des Français; le 26, un des ponts s'était

rompu, le 27, il se brisa une troisième fois et fut reconstruit à grand'peine; enfin, à cette nuit horrible dont je viens de parler, devait succéder un spectacle plus horrible encore.

Poursuivis de toutes parts, les traîneurs, qui, jusque-là, dispersés dans les bois et dans les villages, n'avaient pu traverser la Beresina, encombraient, le 28, les ponts qu'on avait construits. L'élan avait été donné par la garde poursuivie elle-même, et chacun s'empressait d'arriver à temps pour échapper à l'ennemi.

La plage, alors, présentait une foule d'hommes et de chariots se poussant, s'écrasant, se mutilant, ceux qui arrivaient les derniers foulaient aux pieds ceux qu'ils devançaient; d'autres se trouvaient lancés dans les glaces que charriait le fleuve; là c'étaient des cris affreux sortant de cette immense cohue, ici des gémissemens et d'horribles imprecations.

Voyez-vous ces malheureux soldats n'ayant pour atteindre l'autre rive que deux ponts frères et étroits, obligés par l'instinct même de leur propre conservation de sacrifier les plus faibles, et de frapper leurs frères pour échapper aux boulets qui venaient tomber sur la masse confuse.



LALASSE

Les voyez-vous, se jetant au milieu de ce fleuve couvert de glace, tandis que Latour-Maubourg faisait un dernier effort pour contenir Tchitchakof, qui débordait l'aile gauche française, et que le

duc de Bellune, avec six mille hommes, tenait tête à quarante mille Russes sur les hauteurs de Studzianka.

Cette résistance désespérée ne put durer long-temps et bientôt tous cher-

chèrent à gagner les abords du pont.

Ce fut alors que les scènes les plus affreuses se passèrent.

Les ponts se trouvaient encombrés de voitures, d'hommes, de chevaux et de bagages. Les uns, trebuchant sur les autres, tombaient dans le fleuve et se trouvaient bientôt engloutis sous les glaces.

Les sifflemens de la tempête, se mêlant au bruit des canons, à celui des fusillades et des explosions d'obus, ajoutaient encore à l'horreur de cette retraite.

Des femmes repoussées par la masse devenaient la fureur des flots, tenant leurs enfans dans leurs bras, et faisant avant d'expirer un dernier vœu pour le succès de nos armes.

Des blessés, des malades, n'ayant pas la force de se mêler à cet infâme chaos, se résignaient à leur sort, et attendaient là, sur le rivage, qu'une balle vint les frapper.

D'autres, ayant trop présumé d'eux-mêmes, et voulant traverser le fleuve à la nage, se trouvaient tout à coup gelés et cramponnaient leurs membres raidis autour de ceux qui conservaient un reste de force, enfonçant leurs ongles dans le corps de ces malheureux, afin d'être sauvés comme eux ou de les voir périr aussi.

D'un autre côté, l'on vit de nobles dévouemens.

Des soldats aimèrent mieux se vouer à la mort ou à l'esclavage que d'assurer leur fuite au détriment de leurs frères d'armes.

C'est là qu'un artilleur, apercevant un batelet qui sombrait sous les glaces, portant une mère et ses deux enfans, se précipita dans le fleuve et parvint à sauver une de ces victimes.

Le 20, le trouble augmenta encore. Faiblissant de tous côtés, nos divers corps d'armée refluerent aussi vers les ponts. Les voitures, les caissons, furent brûlés pour faciliter le passage; mais ce fut en vain, car une multitude d'hommes et de femmes ne purent arriver à temps; lorsqu'Éblé, vers les huit heures du matin, voyant les Russes s'approcher, mit le feu au pont, ces malheureux demeurèrent errant sur le rivage, et n'eurent qu'une alternative, celle de se jeter à l'eau ou d'être tués par les Russes.

Je m'arrête ici; cet épouvantable tableau vous brise le cœur.

Vous connaissez maintenant tout ce qu'ent d'atroce et de désastreux le passage de la Bérésina. C'est la plus épouvantable défaite que nos armes aient jamais éprouvée. Sans la faute de l'amiral Tschitchakoff, l'empereur eût été pris lui-même.

A. BRÉANT.

LE JEUNE CAUMONT DE LA FORCE,

OU UNE SCÈNE DE LA SAINT-BARTHÉLEMI (1572).

C'était dans la nuit du 24 au 25 août 1572. Après plusieurs guerres, toutes désastreuses pour le pays, quelle qu'en eût été l'issue, puisque c'étaient des guerres civiles, des malheurs entre concitoyens, entre amis, entre frères, les deux partis ennemis avaient déposé les armes; mais ce n'était qu'un semblant de paix plutôt qu'une paix véritable. Charles IX régnait alors sous la domination morale de sa mère; Catherine de Médicis n'avait proposé cette paix que pour attirer à Paris les chefs de parti protestans parmi lesquels on distinguait l'amiral de Coligny. Il y avait eu des rejoissances à la cour, à l'occasion du mariage du roi de Navarre, plus tard Henri IV. Les protestans avaient été fêtés et accablés de protestations de bonne amitié. Et les honnêtes gens des deux partis qui ne gardaient pas la moindre rancune du passé, et qui n'étaient point dans la confiance des projets de la

cour, se félicitaient de la fin de la guerre civile, et de l'heureux accord qui paraissait régner entre les catholiques et les protestans. Un assassinat toutefois avait été commis, deux jours avant, sur la personne de l'amiral de Coligny. Le duc de Guise, l'associé de Catherine, avait aposté un scélérat nommé Maurevel ou Marevel, sur le passage de l'amiral, avec ordre de lui tirer un coup d'arquebuse. A cette triste époque, et antérieurement, il y avait des hommes qui faisaient métier d'assassiner les gens pour servir les haines et les vengeances particulières. L'amiral n'avait reçu que de légères blessures; mais ce guet-à-pens aurait dû ouvrir les yeux à ceux de son parti, et les engager à la défiance; il nen fut rien. La cour les calma, les endormit, en promettant de faire mourir l'assassin, s'il était découvert.

Dans la nuit donc du 24 au 25 août



Journal
Des
Enfants



2

